

## Cultural studies, francophonie, études en communication et espaces institutionnels

François Yelle

Number 47, January 2009

Dialogues théoriques sur la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004980ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004980ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Liber

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yelle, F. (2009). *Cultural studies, francophonie, études en communication et espaces institutionnels*. *Cahiers de recherche sociologique*, (47), 67–90.  
<https://doi.org/10.7202/1004980ar>

Article abstract

The ten last years have seen the growth of Cultural Studies on the francophone intellectual and academic scene. This growth has generated as much fearful attention as it has eager initiatives to further the academic institutionalization of Cultural Studies. The aim of this article is to examine what Francophone academics «do with» and «say about» Cultural Studies. Cultural Studies has followed a number of historical trajectories which have varied with the places and periods in which it has developed, and discussion of these trajectories has always contributed to Cultural Studies ongoing redefinition. This discussion has been just as important to Cultural Studies as its stated project. The first part of the article provides an overview of the development of Cultural Studies in the English speaking world over the past fifty years. The second part deals with the place of Cultural Studies in the Francophone world, from its emergence in Quebec in the 1980s to its being taken up in Francophone Europe in recent years. This historical and analytic look at Cultural Studies will allow us to understand the ways in which Cultural Studies is being received in the Francophone world at the present time. This reception of Cultural Studies has been marked by restraint, reservations and conflicts. The diversity of sites in which it has been taken up within the Francophone world, the disciplinary resistance that confronts it, and, at the same time, the (perhaps unwarranted) hopes invested by younger generations in Cultural Studies are all phenomena which may only be fully understood through a profound understanding of French society. This article examines some of these phenomena, each of which, in its way, has contributed to the ongoing redefinition of Cultural Studies, in a manner faithful to the hyper-contextualization which is one of its traits.

François Yelle

## ***Cultural studies*, francophonie, études en communication et espaces institutionnels**

Presque absentes de la scène universitaire francophone il y a quinze ans, les *cultural studies* s'y sont taillé une place indéniable depuis: elles sont défendues par des sociologues français, des communicologues belges, des musicologues québécoises, des littéraires du Maghreb, des historiennes de l'art francophones installées aux États-Unis, etc. Parfois objet de sévères critiques, elles sont aussi perçues par quelques universitaires européens francophones comme un manifeste contre le conservatisme institutionnel de l'université dans l'Hexagone qui conduira la recherche sur la culture contemporaine à des jours meilleurs... C'est ainsi que, depuis une dizaine d'années, on assiste en Europe francophone à l'émergence d'une nouvelle génération de chercheurs universitaires bilingues dans le domaine des études en communications et culture, formée à partir des travaux des *cultural studies* dans les années 1990; à la publication d'ouvrages sérieux présentant et commentant l'arrivée de ce courant dans de nombreuses disciplines; à la traduction de textes de Stuart Hall, Judith Butler, Teresa De Laurentis, etc., par de petites maisons d'édition comme Amsterdam; à la création institutionnelle de lieux de recherche comme l'institut de recherche et d'études culturelles de l'université Paul-Valéry (Montpellier III) ou l'institut d'études culturelles de l'université catholique de Louvain; enfin, à l'essor d'une discussion, notamment dans des sites internet, sur la valeur et l'utilité de la nouvelle théorie pour analyser des problèmes sociaux et culturels de la France contemporaine<sup>1</sup>.

---

1. En 2000, dans un autre contexte, je formulais la question suivante: «Pourquoi le monde francophone ne s'intéresse pas aux *cultural studies*?» (voir «Les études en communication médiatique au Québec et l'approche des *cultural studies*», *Composite*, université du Québec à Montréal, 2000). Dans l'expression «le monde

Ainsi que Lebel et Nadeau le proposaient en 2000, l'intérêt que j'ai pour les *cultural studies* « ne réside pas dans la question “Qu'est-ce que les *cultural studies*?” », interrogation on ne peut plus banale et qui conduit à des interrogations restrictives, mais plutôt dans l'énoncé suivant: “Qu'est-ce que les *cultural studies* permettent de faire?” » Par conséquent, je m'intéresse à la façon dont les chercheurs de l'Europe francophone, à travers leurs textes, mobilisent ou pratiquent aujourd'hui les *cultural studies*. Je compte ici effectuer ce travail en misant sur une « contextualisation poussée<sup>3</sup> » de la circulation de cette approche dans le monde anglophone — surtout — et sur un examen diachronique de son passage dans l'espace francophone.

---

francophone », j'inclus le Québec et je limitais l'étendue du terrain étudié aux disciplines intéressées par les médias (communication médiatique, cinéma, sociologie de la communication, littérature). Si je déplorais l'absence d'intérêt du monde francophone, je voulais avant tout proposer des pistes d'explication de ce phénomène et non en regretter l'absence, contrairement à ce qui a été écrit (voir G. Tremblay, « Le développement de la recherche en communication. Éléments pour une analyse comparée Brésil-Canada », communication présentée dans le cadre du colloque « Amérique, terre d'utopies: les défis de la communication sociale », Brésil, 1<sup>er</sup> et 2 septembre 2002, GRICIS, université du Québec à Montréal). D'autre part, l'omission à l'époque de plusieurs textes issus de périodiques anglophones spécialisés dans les études françaises et les études dites « américaines » (*american studies*/civilisation américaine) s'explique par l'étendue et l'accès limités des banques de données bibliographiques en 1999 — un chercheur ne bénéficiait pas des ressources de Google pour interroger internet. Aujourd'hui, si le travail était à reprendre, je formulerais la question de cette façon: « Mais que s'est-il passé depuis dix ans pour que le monde universitaire européen francophone accorde son attention aux *cultural studies*? » Toutefois, cette nouvelle question comporte à son tour une limite méthodologique importante: comment y répondre de l'extérieur de l'Europe? Entreprenant cette démarche serait prétentieux, d'autant plus que plusieurs intellectuels francophones d'Europe consacrent déjà du temps à la recherche de ces réponses (voir A. Kaenel, C. Lejeune et M.-J. Rossignol (dir.), *Cultural studies. Études culturelles*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2003, introduction p. 5-13; C. Lejeune, « *Cultural studies* et disciplines: l'anthropologie culturelle serait-elle menacée? », dans *ibid.*, p. 95-112; A. Chalard-Fillaudeau et G. Raullet, « Pour une critique des “sciences de la culture” », A. Chalard-Fillaudeau, « Les *cultural studies*: une science actuelle? », G. Raullet, « L'exotisme de l'intérieur. Tentative d'état des lieux épistémologiques », *L'Homme et la société*, no 149, « Pour une critique des “sciences de la culture” », 2003, respectivement p. 3-29, 31-40 et 75-104; A. Chalard-Fillaudeau, « *Cultural studies* et géométrie des sphères », *ATALA*, no 7, mars 2004, < [www.lycee-chateaubriand.fr/cru-atala/publications/](http://www.lycee-chateaubriand.fr/cru-atala/publications/); G. Sellier, « *Gender studies* et études filmiques », *Cahiers du Genre*, no 38, 2005, p. 63-85.

2. E. Lebel et C. Nadeau, « Communications: nouvelles perspectives féministes de la culture et des pratiques », *Recherches féministes*, vol. 13, no 2, 2000, p. 2. Elles reprennent ainsi à leur compte une suggestion de Meaghan Morris.

3. Dans un texte traduit en 2003, Larry Grossberg utilise l'expression « contextualisation radicale » (voir « Le cœur des *cultural studies* », *L'Homme et la société*, no 149, « Pour une critique des “sciences de la culture” », 2003, p. 51.

La première partie de ce texte sera donc consacrée au développement et à l'expansion des *cultural studies* dans l'espace anglophone : comment réfléchir à la situation francophone sans prendre en compte ce qui l'a précédée, l'évolution du courant de pensée, ses conflits, ses débats, dans le reste du monde ? Une attention particulière est ici portée aux textes qui témoignent de l'éclosion des *cultural studies* en Amérique au cours des années 1980, de manière à voir si les mêmes éléments reviennent aujourd'hui sur la scène francophone.

La seconde partie examine la littérature produite dans l'espace francophone, tout spécialement les textes qui réfléchissent aux modes d'appropriation et de contestation des *cultural studies* dans ce contexte. Les points suivants y seront abordés : la dénomination de cette perspective théorique, l'exception québécoise, les interrogations épistémologiques, l'actualisation politique de l'approche en sociologie des médias, le partage d'intérêts communs avec l'histoire culturelle française, et la question du retard des *cultural studies* dans la francophonie.

### Que sont les *cultural studies* ?

En 1999, je proposais une définition des *cultural studies* dont je pouvais identifier nommément les sources intellectuelles : Stuart Hall et Larry Grossberg<sup>4</sup>. Il était alors fréquent d'expliquer ce qu'elles étaient en proposant une reproduction-appropriation du récit des pères fondateurs des *cultural studies* et du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS), en passant par la fondation de l'Open University et du « projet » *New Times*, auquel Stuart Hall et Martin Jacques ont participé<sup>5</sup>. La présentation que

---

4. Intellectuel britannique né en Jamaïque, Stuart Hall participe à la création de la revue *New Left Review* dans les années 1950 (avec Charles Taylor et Doris Lessing), puis succède à Richard Hoggart à la direction du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) de l'université de Birmingham dans les années 1960. À compter des années 1970, il s'impose comme l'intellectuel qui donne à ce champ d'études son essor international. Larry Grossberg joint le CCCS à la fin des années 1960, puis obtient un doctorat en communication à l'université d'Illinois en 1976, sous la direction de J. W. Carey. Professeur de *cultural studies*, il est perçu comme celui qui les a introduites en Amérique.

5. On ramène habituellement la fondation du champ d'études à trois noms : Richard Hoggart, Raymond Williams et Stuart Hall. Toutefois, depuis quelques années, des « voix révisionnistes » s'élèvent pour exiger le développement d'une historiographie critique du CCCS et du récit des pères fondateurs. Selon Paul Jones, ce qui séparait Hoggart et Williams a été mis de côté afin de favoriser une création mythique des *cultural studies* (voir « The myth of "Raymond Hoggart": on "founding fathers" and cultural policy », *Cultural Studies*, vol. 8, n° 3, octobre 1994, p. 394-416). L'Open University est une université publique de formation à distance, créée en 1969 par le gouvernement travailliste afin d'offrir un plus grand accès à l'éducation supérieure. Le siège social de l'université est situé en banlieue de Londres, à Milton Keynes. Le projet *New Times* fut, pendant les années Thatcher, une discussion amorcée en 1988 par le mensuel *Marxism Today* (1977-1991), portant

j'en faisais souligner l'importance des débats sur l'importation-adaptation-détournement « du texte *cultural studies* » aux États-Unis, alors que des pays du Commonwealth, comme le Canada, semblaient adopter plus fidèlement « l'historique volonté » du projet. À l'aide d'une citation de Larry Grossberg, je résumais l'objectif des *cultural studies*: « L'objectif des *cultural studies* est donc de saisir comment, selon les contextes constamment reformulés, l'identité des différentes pratiques culturelles détermine les relations qui y ont cours et comment ces identités sont déterminées à leur tour par ces pratiques<sup>6</sup>. »

Je propose aujourd'hui de circonscrire les *cultural studies* à l'intérieur d'un espace-temps qui les définit historiquement, sans toutefois les y réduire. Un tel projet intellectuel a émergé à un moment et dans un lieu précis, selon des intérêts et des objectifs formulés d'une manière unique, sous des conditions particulières, lorsque les médias ont commencé, dans leurs dimensions culturelles et matérielles, à s'articuler à des modes d'expression politiques et critiques en lien avec de nouvelles façons d'étudier la « culture de masse » et en opposition avec les reliquats de la théorie européenne de la société de masse. L'historien britannique Bill Schwarz, spécialiste du postcolonialisme, précise justement l'importance de cette particularité historique: « À mon avis, les *cultural studies* en Grande-Bretagne furent une réponse intellectuelle à la vaste recomposition de l'Angleterre. Il serait possible d'affirmer qu'elles émergèrent à ce moment où les relations historiques entre l'État et la nation — plus précisément l'idéal historique et culturel de l'« Angleterre » tel que réfléchi par la précédente génération de critiques culturels — commencèrent à se désintégrer<sup>7</sup>. » Il ajoute que les auteurs des écrits majeurs des *cultural studies* proviennent d'États-nations, de communautés, de classes sociales qui ont subi la domination de la pensée colonialiste, traditionnelle et conservatrice de l'Angleterre: C. L. R. James (Trinidad), Richard Hoggart (classe ouvrière), Raymond Williams (Galles), Stuart Hall (Jamaïque), Edward Said (Palestine, protestantisme), Gayatri Spivak (Inde). L'empire sombrait, les colonies répliquaient, la guerre froide s'installait, la *New Left* se constituait: ces facteurs géopolitiques ont tous contribué à l'émergence des *cultural studies* en Grande-Bretagne durant les années 1950, et ils ne peuvent être réduits à l'unique antagonisme des classes sociales. À cela faut-il encore ajouter, selon Hall, la crise des *humanities* qui sévissait tout particulièrement après la deuxième guerre mondiale, de même que, dira Schulman, l'opposition des sociologues de l'université de Birmingham à laisser Hoggart et Williams étudier le social, le

---

sur le postfordisme, le néoconservatisme et le renouvellement du capitalisme (voir M. Jacques, « Marxism today: introduction », < [http://www.amieland.melburn.orh.uk/collections/mt/index\\_frame.htm](http://www.amieland.melburn.orh.uk/collections/mt/index_frame.htm) >).

6. F. Yelle, art. cité, p. 4; L. Grossberg, « Can cultural studies find true happiness in communication? », *Journal of Communication*, vol. 43, n° 3, « The future of the field », 1993, p. 89.

7. B. Schwarz, « Where is cultural studies? », *Cultural Studies*, vol. 8, n° 3, octobre 1994, p. 282.

médiatique et le culturel, alors que ces derniers étaient poussés vers la sortie par les professeurs d'*english studies*<sup>8</sup>.

À la fin des années 1960, sous la direction de Stuart Hall, le CCCS n'est composé que de trois professeurs et d'un chercheur à temps plein : tous les autres intervenants sont des étudiants diplômés, instaurant ainsi des relations de travail fort différentes des relations pédagogiques et de supervision habituelles dans les universités. N'étant associés à aucune discipline et prônant l'interdisciplinarité, bénéficiant de l'apport de la critique féministe de la société de consommation, mais aussi des récentes traductions des travaux marxistes allemands (école de Francfort) et italiens (Gramsci) et du poststructuralisme français (Barthes, Foucault), publiées par la *New Left Review* et de petits éditeurs progressistes, les acteurs du CCCS inventent ensemble les *cultural studies*. Comme plusieurs l'ont fait remarquer, le CCCS était donc une sorte d'aile universitaire des mouvements de contestation des années 1960, ce n'était surtout pas une école scientifique ! D'ailleurs, Hall répétera que ce qui est décrit comme la *Birmingham school* n'a jamais existé. Leur intérêt pour la chose quotidienne, pour le *dirty world* comme le souligne Bourcier<sup>9</sup>, s'explique entre autres par le fait que pour les jeunes professeurs et les étudiants baby boomers qui ont grandi avec le rock-and-roll et la télévision, le concept de culture ne fait plus uniquement référence à la *high culture*, mais bien plus aux façons d'être et de vivre propres aux diverses sociétés et classes sociales<sup>10</sup>. Les concepts de « culture ouvrière » et de « culture populaire », qui existent déjà depuis plusieurs décennies, sont alors investis d'une dignité anthropologique et politique que Raymond Williams et Richard Hoggart avaient déjà « révélée » à la fin des années 1950<sup>11</sup>. L'analyse proposée par les travaux du CCCS suggère ainsi, dès la fin des années 1960, que la culture, sous toutes les coutures, *is political!*

C'est au cours des années 1970 que les travaux les plus marquants du CCCS seront effectués, dont les célèbres *Resistance through Rituals: Youth Subcultures in Post-war Britain* (1976) et *Policing the Crisis: Mugging, the State and Law and Order* (1978) que Grossberg considère aujourd'hui, en 2008, comme le meilleur exemple de ce que les *cultural studies* peuvent offrir<sup>12</sup>.

8. S. Hall, « The emergence of cultural studies and the crisis of the humanities », *October*, n° 53, été 1990, p. 11-23 ; N. Schulman, « Conditions of their own making: an intellectual history of the Centre for Contemporary Cultural Studies at the University of Birmingham », *Canadian Journal of Communication*, vol. 18, n° 1, 1993, p. 51-73.

9. M.-H. Bourcier, « Cultural studies et politiques de la discipline : talk dirty to me ! », *Multitudes web*, mis en ligne le mercredi 28 janvier 2004, < <http://multitudes.samizdat.net> >.

10. R. Ohmann, « Thoughts on cultural studies in the United States », *Critical Studies*, vol. 3, n° 1, « Cultural studies: crossing boundaries », 1991, p. 7.

11. Voir R. Williams, *Culture and Society, 1780-1950*, Londres, Chatto & Windus, 1958 ; R. Hoggart, *The Uses of Literacy*, Londres, Penguin, 1957.

12. S. Hall et T. Jefferson (dir.), *Resistance through Rituals: Youth Subcultures in Post-war Britain*, Londres, Hutchinson, 1976 ; S. Hall, C. Crichton, T. Jefferson,

Pourtant cette décennie, qui pour le CCCS culmine avec la parution de *Culture, Media, Language* en 1980<sup>13</sup>, demeure à ce jour bien peu étudiée par les exégètes des *cultural studies* et autres historiens des idées.

Les années 1980 marqueront l'introduction des *cultural studies* en Amérique<sup>14</sup>. Quatre événements, selon les principaux observateurs, constituent des moments importants de la réception intellectuelle de cette perspective théorique : 1) en 1983, à l'université de l'Illinois, le colloque «Marxism and the interpretation of culture» reçoit Stuart Hall dont on discutera les travaux et ceux du CCCS. Une publication suivra en 1988, *Marxism and the Interpretation of Culture*, dirigé par L. Grossberg et C. Nelson ; 2) en 1988, au congrès annuel de l'American Studies Association intitulé «Creating culture», on organise un forum intitulé «What should cultural studies be?» (suivi de deux autres rencontres en 1989 et en 1990) ; 3) en 1990, à l'université de l'Illinois, le colloque «Cultural studies now and in the future» donnera lieu à la publication, en 1992, de *Cultural Studies* (Routledge), dirigé par L. Grossberg, C. Nelson et P. Treichler ; 4) en octobre 1990, à l'université d'Oklahoma, un autre colloque a lieu intitulé «Crossing the boundaries: cultural studies in the 1990s».

Les premiers articles où l'expression *cultural studies* apparaît dans le titre paraissent vers 1986. Trois ans plus tard, en décembre 1989, deux importantes discussions ont lieu sur l'état et les problèmes d'identité de l'approche aux États-Unis dans les pages de la revue scientifique *Critical Studies in Mass Communication*<sup>15</sup>. On y examinait essentiellement les modes par lesquels la recherche en communication pouvait étudier la culture et comment elle devait utiliser l'héritage britannique des *cultural studies*. Je vais m'attarder sur

---

J. Clarke et B. Roberts (dir.), *Policing the Crisis: Mugging, the State and Law and Order*, Londres, Macmillan, 1978 ; voir Y. Cho, «We know where we're going, but we don't know where we are. An interview with Lawrence Grossberg», *Journal of Communication Inquiry*, vol. 32, n° 2, avril 2008, p. 102-122. Il y a vingt ans, Alan O'Connor, avec qui Grossberg avait alors une discussion animée — dont je parlerai un peu plus loin —, affirmait presque la même chose : «Les (quatre) meilleurs exemples des CS britanniques sont [...] *Resistance through Rituals*, *Women Take Issue*, *Working Class Culture* et *Policing the Crisis* [...] lesquels sont des projets collectifs indissociables de leurs conditions de production dans un centre de recherche d'études supérieures et de la culture politique de la gauche dans laquelle ils étaient clairement inscrits.» («The problem of american cultural studies», *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 6, n° 4, décembre 1989, p. 405).

13. S. Hall, D. Hobson, A. Lowe et P. Willis (dir.), *Culture, Media, Language*, Londres, Hutchinson, 1980.

14. J. D. Slack raconte dans un article publié en 2005 l'importance du rôle joué par la division PhilComm (philosophie de la communication) de l'International Communication Association (ICA) dans l'introduction des *cultural studies* sur la scène états-unienne («Hope for the future: cultural studies in the enclave», *The Communication Review*, vol. 8, n° 4, 2005, p. 393-404).

15. Il s'agit d'un des six périodiques publiés à l'époque par la National Communication Association (NCA).

ces deux thèmes, car ils indiquent à mon avis les principaux litiges qui ont marqué l'actualité de l'approche depuis vingt ans.

La première discussion portait sur un texte de Marty Allor publié quelques mois plus tôt et elle annonçait déjà la thématique majeure des débats des décennies suivantes<sup>16</sup> : « Cette section propose un échange sur l'essai de Martin Allor. Ian Angus, Sut Jhally, Justin Lewis and Cathy Schwichtenberg voient dans le texte d'Allor des tensions qui leur suggèrent la domestication des *cultural studies*. D'un autre angle, Leonard Hawes voit dans les questions posées par les études de la réception une métaphore de la condition de la gauche aujourd'hui. Marty Allor répond à ces critiques dans un texte qui lui permet de mettre à jour son essai publié l'an dernier<sup>17</sup>. » Cette crainte de la cooptation des *cultural studies* britanniques<sup>18</sup> par la machine universitaire états-unienne se transforma rapidement en un procès intenté par les représentants d'une soi-disant « véritable » gauche et qui visait à condamner la « dénaturalisation » et la violation idéologique du projet théorique et politique britannique<sup>19</sup>. Dans les années 1990, les attaques contre le populisme et le révisionnisme ressemblaient à une chasse aux sorcières. Grossberg a déploré ces dérapages qui en conduisirent plusieurs à condamner la pertinence des travaux d'Angela McRobbie et David Morley, pour ne nommer qu'eux<sup>20</sup>. En ce qui concerne les travaux en communication et la francophonie, il s'avère important, à mon avis, de remarquer que les premières traductions de textes anglophones et les premiers textes français sur les *cultural studies* offraient uniquement, pour la

---

16. M. Allor, « Relocating the site of the audience », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 5, n° 3, 1988, p. 217-233. À l'époque, Marty Allor venait d'obtenir son doctorat sous la direction de Grossberg à l'université de l'Illinois et commençait sa carrière de professeur à l'université Concordia, à Montréal. Pour la petite histoire, deux de ses répondants sont Ian Angus et Sut Jhally, alors professeurs à l'université du Massachussets, Amherst, qui ont fait leurs études supérieures au Canada (université York). Angus et Jhally sont plus associés à l'économie politique qu'aux *cultural studies* (voir : <<http://www.ianangus.ca>> et <<http://www.sutjhally.com>>).

17. D. Davis, « Cultural studies », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 6, n° 3, 1989, p. 404.

18. G. Turner, *British Cultural Studies. An Introduction*, Boston, Unwin Hyman, 1990. Ce livre consacrera l'expression.

19. Il convient à mon avis de rappeler ici que Stuart Hall concevait le CCCS comme étant « politics by other means ». Tony Bennett a souvent répété à cet égard que les *cultural studies* avaient toujours été une pratique institutionnelle (voir J. Storey (dir.), *Cultural Theory and Popular Culture Reader*, Londres, Prentice Hall, 1997, p. 105, et K. Tester, *Media, Culture and Morality*, Londres, Routledge, 1994). Dès lors, ce serait la difficulté d'intégrer les *cultural studies* dans le système institutionnel états-unien et non leur présence à l'université qui pose problème.

20. A. McRobbie et T. McCabe, *Feminism for Girls: An Adventure Story*, Londres, Routledge, 1981 ; D. Morley, *Everyday Television: « The Nationwide »*, Londres, British Film Institute, 1978 ; D. Morley, *The « Nationwide » Audience*, Londres, British Film Institute, 1980. Voir l'entretien de Grossberg avec Y. Cho (art. cité).

plupart, le récit de la cooptation de l'identité originelle et critique des *cultural studies* britanniques en terre américaine. Ce discours, aux accents nostalgiques et anti-américains, n'a sans doute pas été favorable à la tenue d'une discussion constructive sur les possibilités méthodologiques offertes par les *cultural studies* en France<sup>21</sup>.

La seconde discussion tenue dans les pages du *Critical Studies in Mass Communication* en 1989 débute avec un texte d'Alan O'Connor<sup>22</sup>, spécialiste de Raymond Williams, qui propose une réflexion sur ce qui constitue le principal problème des *cultural studies* aux États-Unis selon lui, soit l'évacuation du projet initial: elles auraient mis de côté leur implication politique pour embrasser le postmodernisme et se construire une niche sécuritaire dans les études universitaires en communication<sup>23</sup>. Trois des quatre articles qui accompagnent celui d'O'Connor défendent des approches qui interrogent les *cultural studies* dans les pays du Nouveau Monde au cours des années 1990: féminisme, économie politique, pragmatisme et marxisme, hypercontextualisme et transnationalisme des théories. Dans ces articles, Grossberg est déjà identifié comme l'agent principal, celui par qui les *cultural studies* ont traversé l'océan, perdant ainsi leur tradition intellectuelle et identitaire, car les États-Unis ne peuvent compter sur une tradition de ce type (c'est-à-dire de gauche et socialiste) qui aurait pu assurer sa survie<sup>24</sup>. La réponse de Grossberg — le quatrième

21. Voir D. Morley, «La réception des travaux sur la réception», J. Curran, «La décennie des révisions. La recherche en communication de masse des années 80», *Hermès*, nos 11-12, «À la recherche du public», 1992, respectivement p. 31-45 et p. 47-73; D. Dayan, «Les mystères de la réception», *Le Débat*, no 71, 1992, p. 146-163; A. Mattelart et É. Neveu, «*Cultural studies*. La domestication d'une pensée sauvage?», *Réseaux*, no 80, novembre-décembre 1996, p. 11-59. En 2002, la revue *Quaderni*, dirigée par L. Sfez, poursuivait la «tradition» en traduisant un autre texte corrosif sur les *cultural studies*, cette fois-ci du théoricien littéraire Patrick Brantlinger: «L'avenir des *cultural studies* en Amérique du Nord», *Quaderni*, no 47, printemps 2002, p. 57-70.

22. O'Connor, dont j'ai déjà parlé, en est un autre qui a fait ses études supérieures à l'université York, Toronto. Il est professeur au département de *cultural studies* de l'université Trent en Ontario depuis une dizaine d'années. En 1989, il a publié *Raymond Williams: Writing, Culture, Politics* (Oxford, Basil Blackwell) et dirigé l'ouvrage *Raymond Williams on Television* (Londres, Routledge).

23. En 1997, Ralph Beliveau écrivait à propos des critiques habituelles de la gauche formulées à l'endroit des *cultural studies*: «[...] ces critiques suggèrent souvent un récit historique qui dépeint les CS se déplaçant des marges vers le centre, d'une situation non institutionnelle vers sa prochaine institutionnalisation» (R. Beliveau, «The culture of cultural studies: an introduction», *Journal of Communication Inquiry*, vol. 21, no 2, automne 1997, p. 4).

24. Cet argument a été avancé à plusieurs reprises, essentiellement par des chercheurs installés au Canada. Il me semble pour le moins limité car il ne prend pas en considération le refus des organes marxistes états-uniens, comme le périodique *The Nation*, de considérer favorablement les *british cultural studies*. À mon avis, la question devrait porter sur le caractère de la gauche états-unienne, et non sur sa supposée absence.

article — est intéressante : en effet, dit-il, nous ne savons plus ce que sont les *cultural studies* ; pour certains, il s'agit de la nouvelle façon de renvoyer à la *critical theory*, pour d'autres une simple mode intellectuelle. Mais il ajoute que les *cultural studies* ne sont pas qu'une théorie, pas qu'une proposition théorique, mais avant tout un projet qui ne prétend ni à la totalité, ni à l'universalité, ni se réduire à l'étude de la culture. Pour lui, elles témoignent d'efforts continus visant à se reconstruire à la lumière des conjonctures changeantes : « Le projet des *cultural studies* nécessite constamment d'établir ce qu'est la culture en définissant les spécificités respectives du combat culturel et du contexte historique à l'intérieur duquel et contre lequel ledit combat a lieu<sup>25</sup>. »

Les *cultural studies* sont donc un projet intellectuel et politique qui a été — et est encore — porté par des individus et des communautés qui participent à sa réalisation, partagent un esprit politique de communauté (utilisation fréquente du « nous »), des convictions épistémologiques (matérialisme, anti-essentialisme, anti-réductionnisme) et des intérêts socioéconomiques et culturels progressistes. Toutefois, cette communauté n'est pas homogène et son projet est constamment débattu, reformulé, contextualisé, adapté, transnationalisé. Comme le soulignait Gilbert Rodman en 1997 : « En fait, une conséquence inévitable de cette perpétuelle et nécessaire réinvention des *cultural studies* est la publication régulière et substantielle de textes voués à l'examen de leur propre évolution<sup>26</sup>. » Si cette « perpétuelle réinvention d'elles-mêmes » constitue pour certains une faiblesse épistémologique, la principale critique émise à leur endroit concerne son populisme. Cette critique est formulée tout autant par des tenants des *cultural studies* que par des sociologues de la culture. Je ne retiendrai que les deux arguments les plus repris de cette critique<sup>27</sup>.

Tout d'abord, le populisme des *cultural studies* renvoie à leur fréquente célébration dite « inconditionnelle » des potentialités critiques et esthétiques des cultures médiatiques, à leur célébration romantique des processus de consommation et de résistance. Cette critique provient, au début des années 1990, de chercheurs de la gauche comme, entre autres, Todd Gitlin et Michael Schudson<sup>28</sup>. Les cibles étaient John Fiske et les *Madonna*

25. L. Grossberg, « The circulation of cultural studies », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 6, n° 4, décembre 1989, p. 416. Grossberg répétera sensiblement la même chose à de nombreuses occasions (voir L. Grossberg, « Can cultural studies find true happiness in communication? », art. cité, et Y. Cho, art. cité).

26. G. B. Rodman, « Subject to debate: (mis) reading cultural studies », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 21, n° 2, automne 1997, p. 58.

27. Je ne commente pas ici la critique bien connue de Jim McGuigan qui reproche aux *cultural studies* australiennes et états-uniennes leur *cultural populism*, c'est-à-dire d'avoir abandonné la critique idéologique pour un populisme de supermarché. Pour un résumé en français de la position de McGuigan, voir P. Brantlinger, art. cité.

28. T. Gitlin, « The anti-political populism of cultural studies », *Dissent*, vol. 44, n° 2, printemps 1997, p. 77-82 ; M. Schudson et C. Mukerji, « Introduction: rethinking

*studies*<sup>29</sup>, mais également les maisons d'édition qui avaient flairé la bonne affaire dès 1989. Cependant, la critique du populisme avait — et a encore — tendance à refuser les potentialités critiques propres aux produits médiatiques populaires, ce qui, dans bien des cas, constitue le retour d'une conception du sujet « comme dupe culturelle<sup>30</sup> ». Il faudrait, à mon avis, en arriver à réarticuler les deux positions pour sortir de la dichotomie qui oppose encore aujourd'hui les *cultural studies* et l'économie politique des médias.

La seconde critique du populisme des *cultural studies* est épistémologique. Pour Keith Tester, les *cultural studies* devraient cultiver la réflexivité et non la suffisance. Son raisonnement est le suivant : ces études reposent sur celle de la culture populaire dont le potentiel politique déterminerait, dans ses fondements, la vie sociale. De même, le culte de l'intellectuel organique entraîne une politisation de celui qui pratique les *cultural studies*, mais également de l'objet d'étude (la culture populaire) à partir duquel son travail prendra sens. Comme le dit Tester, « les *cultural studies* sont incapables d'élaborer le concept de culture populaire ». La faiblesse des *cultural studies* consisterait ainsi « en leur incapacité à déconstruire la culture populaire sans, par le fait même, déconstruire le sens et la possibilité de leur propre existence<sup>31</sup> ». C'est peut-être pourquoi plusieurs acteurs de ce courant ont tendance, tel que le soutient John Storey, à surestimer leur investissement politique à l'université et dans la société<sup>32</sup>.

Tester a probablement raison de souligner le manque de réflexivité épistémologique de certains auteurs associés aux *cultural studies*. Je crois néanmoins que ce problème se manifestait surtout du côté des travaux effectués sous la bannière des *reception studies* aux États-Unis. Cela dit, le point qu'il soulève est fort intéressant et mériterait d'être exploré.

Le programme interventionniste (révéler les relations de pouvoir) des *cultural studies* s'est répandu dans le monde universitaire, tout d'abord en Angleterre, puis dans les pays anglophones et, enfin, il fut adapté, pratiqué et transformé selon les conjonctures géopolitiques et nationales (problèmes, enjeux, histoire, institutions, relations internationales). Richard Ohmann soulignait il y a vingt ans que leur attrait aux États-Unis s'expliquera par leur adaptation rapide aux articulations historiques de pouvoir, se voyant utilisées et mobilisées par les groupes féministes et les *black intellectuals*<sup>33</sup>.

---

popular culture », dans M. Schudson et C. Mukerji (dir.), *Rethinking Popular Culture : Contemporary Perspectives in Cultural Studies*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 1-61.

29. Voir J. Fiske, *Television Culture*, Londres, Methuen, 1988.

30. Comme le soulignait Andrew Goodwin dès 1991, ces critiques reprochaient aux *cultural studies* la même chose qu'aux thèses postmodernes, soit d'être uniquement « un effet de style intellectuel », garant du néolibéralisme montant (voir A. Goodwin, « Popular music and postmodern theory », *Cultural Studies*, vol. 5, n° 2, mai 1991).

31. K. Tester, *op. cit.*, p. 28.

32. J. Storey (dir.), *op. cit.*

33. Voir R. Ohmann, art. cité.

Comme l'écrit Stuart Hall au même moment : « Les *cultural studies* étaient alors, et ont été depuis, adaptées à leur terrain ; elles sont une pratique conjoncturelle [...]. Elles se sont toujours développées à partir d'une pluralité d'études interdisciplinaires et de disciplines<sup>34</sup>. » Dès lors, on ne peut pas continuer à parler des *cultural studies* comme s'il s'agissait d'une théorie fermée ; au contraire, il faut plutôt parler d'une pratique théorique constamment confrontée au monde matériel : ainsi que l'écrit Grossberg, « les *cultural studies* n'existent et n'ont existé qu'à l'intérieur de formations institutionnelles et théoriques spécifiques et contextualisées<sup>35</sup>. » Nous devrions justement, il me semble, apprendre à nommer les *cultural studies* selon ces pratiques conjoncturelles, en employant, à défaut d'une logique plus pertinente, la dénomination nationale (anglaise, américaine, australienne, canadienne, mais aussi française, indienne, japonaise, chinoise, etc.) ou continentale (africaine)<sup>36</sup>. Et c'est justement grâce à cette faculté d'adaptation conjoncturelle que les *cultural studies* se trans-nationalisent si aisément, se traduisent et circulent si facilement.

Enfin, les *cultural studies* sont aussi une marchandise dont la valeur économique dans le monde de l'édition scientifique a été considérable entre 1985 et 2000, incitant les monopoles mondiaux de l'édition scientifique à

34. S. Hall, art. cité, p. 11.

35. L. Grossberg, « Cultural studies: what's in a name (one more time) », *TABOO. The Journal of Culture and Education*, vol. 1, n° 1, printemps 1995, p. 9.

36. J. W. Carey utilisait l'expression *american cultural studies* dès les années 1970 ! Mais il faudra attendre 2002 pour qu'elle figure dans le titre d'un livre (voir C. A. Warren et M. D. Vavrus (dir.), *American Cultural Studies*, Urbana, University of Illinois Press, 2002). On trouve plusieurs exemples de ces dénominations nationales. Pour l'Australie, voir T. Lewis, « Meaghan Morris and the formation of australian cultural studies: a narrative exchange and located transnationalism », *Cultural Studies-Critical Methodologies*, vol. 4, n° 1, 2004, p. 45-70, mais aussi des revues qui existent depuis vingt-cinq ans : *Australian Journal of Cultural Studies* (1983) ; *Continuum* (1986) ; pour le Canada, voir *Topia, Canadian Journal of Cultural Studies*, qui a fêté son dixième anniversaire en 2007 ; pour la France, les références sont nombreuses, voir entre autres J. Forbes et J. M. Kelly (dir.), *French Cultural Studies: An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 1995 ; pour l'Inde, B. Mukhopadhyay, « Cultural studies and politics in India today », *Theory, Culture & Society*, vol. 23, nos 7-8, décembre 2006, p. 279-292 ; pour le Japon, voir T. Tamari, « Cultural studies in Japan. An interview with Shunya Yoshimi », *Theory, Culture & Society*, vol. 23, nos 7-8, décembre 2006, p. 305-314 ; T. Tamari, « Reflections on the development of cultural studies in Japan », *Theory, Culture & Society*, vol. 23, nos 7-8, décembre 2006, p. 293-304 ; pour la Chine, voir W. Ning, « Cultural studies in China: towards closing the gap between elite culture and popular culture », *European Review*, vol. 11, n° 2, 2003, p. 183-191 ; enfin, pour l'Afrique, voir S. Nuttall, « A politics of the emergent. Cultural studies in South Africa », *Theory, Culture & Society*, vol. 23, nos 7-8, décembre 2006, p. 263-278 ; H. K. Wright, « Take Birmingham to the curb, here comes african cultural studies: an exercise in revisionist historiography », *University of Toronto Quarterly*, vol. 65, n° 2, printemps 1996, p. 354-365.

multiplier les revues, les *handbooks* et les *readers*, comme l'ont montré Mattelart et Neveu dans leur introduction aux *cultural studies* en 2003<sup>37</sup>.

En résumé, les *cultural studies* sont un phénomène complexe qui suscite toujours le débat. Leur statut épistémologique tout comme leur légitimité institutionnelle font depuis près de quarante ans l'objet de discussions. Attaquées par la droite et suspectées par des approches critiques, leurs intentions politiques sont souvent discréditées, leur pertinence mise en doute, comme en fait foi ce commentaire d'Alan O'Connor: «Il se dégage de la littérature scientifique une véritable illusion. Toutes les propositions sur ce que devraient faire les *cultural studies* — principalement des reformulations théoriques plutôt que des suggestions pratiques et concrètes — comptent peu. Les *cultural studies* existent à travers les conférences et les publications scientifiques, et en tant que sujet d'enseignement dans une vingtaine d'universités. Au-delà, elles ne sont/font rien. C'est une illusion complète que de continuer à affirmer qu'il s'agit d'un mouvement social révolutionnaire<sup>38</sup>.» Depuis que le projet s'est éloigné de Birmingham pour s'établir sous d'autres cieux, plusieurs de ses acteurs, tel Stuart Hall, ont dû répéter sur de nombreuses tribunes qu'elles étaient avant tout une «pratique conjoncturelle».

Mais la francophonie sait-elle tout cela? Que voit-elle dans les *cultural studies* et comment les applique-t-elle?

### La situation francophone

Il est désormais connu, dans la francophonie, que le Québec constitue une exception au regard de la pratique des *cultural studies* dans le monde universitaire francophone<sup>39</sup>. En effet, les *cultural studies* y manifestent leur présence dès le début des années 1980 dans des articles publiés par des étudiants bilingues inscrits au doctorat en communication à l'université McGill, puis à compter de la création en 1987 du doctorat conjoint et bilingue en communication (université Concordia, université du Québec à Montréal, université de Montréal). Comme le souligne Paul Attallah en 1983, la recherche québécoise en communication fait état d'une préoccupation quasi historique pour la «dimension culturelle», marquée par la sémiologie, l'économie politique, les études littéraires et l'évolution de la

37. A. Mattelart et É. Neveu, *Introduction aux cultural studies*, Paris, La Découverte, 2003. Toutefois, Mattelart et Neveu décrivent le phénomène comme s'il s'agissait d'un cas unique en sciences sociales, alors qu'on peut observer des événements semblables dans plusieurs autres domaines et champs théoriques.

38. A. O'Connor, «The eagle and the hummingbird: questions for cultural studies», *Pretexts: Literary and Cultural Studies*, vol. 10, n° 1, 2001, p. 94.

39. Comme le souligne cet extrait tiré de la deuxième de couverture du numéro double spécial de la revue *MEI*, «Études culturelle & *cultural studies*», 2007: «Pourtant, hors de France et de la zone francophone, et à l'exception du Québec, les *cultural studies* et leur nombreuse descendance constituent un grand mouvement de doute et de protestation [...]»

radiodiffusion canadienne<sup>40</sup>. Les *cultural studies* verront ainsi dans le territoire bilingue montréalais des études en communication un espace de croissance favorable, d'autant plus que plusieurs de ses jeunes universitaires leur sont déjà associés sur la scène internationale (Martyr Allor, Jody Berland et Will Straw). De même, la « descendance » des *cultural studies* tout comme les *gender studies* et les *queer studies* trouvèrent rapidement au Québec un terreau fertile à leur développement<sup>41</sup>.

La question de l'appellation est ici importante. Pourquoi y a-t-il une réticence à traduire l'expression *cultural studies*? Comme d'autres avant moi l'ont affirmé, je dirai que c'est parce que l'expression a été adoptée, défendue dans des contextes historiques qui lui ont donné une patine unique; il ne s'agit pas que de deux mots, mais d'une locution, d'une dénomination. Au-delà même de la question de la traduction, on trouve de nombreux anglophones, comme John Storey, qui affirment que les *cultural studies* ne sont pas l'équivalent des *culture studies* ou de la *sociology of culture*<sup>42</sup>. Les *cultural studies* ne sont pas une théorie, mais un projet et une perspective, et elles émergent à une époque précise, dans une conjoncture unique et dans un espace tout aussi déterminant. Lebel et Nadeau expriment ainsi l'importance de préserver l'appellation anglaise: « Nous tenons à conserver l'expression *cultural studies*, bien que quelques auteurs l'aient traduite par "études culturelles" ou "études culturalistes". Ces traductions ont l'inconvénient de masquer l'origine anglo-saxonne de ce courant de recherche; elles masquent aussi le fait que les *cultural studies* ne correspondent à aucun courant dominant dans la recherche francophone en communication<sup>43</sup>. » Toutefois, la pratique actuelle en France serait de présenter la locution anglaise en compagnie de sa traduction littérale<sup>44</sup>. Si

40. P. Attallah, « Axes d'une recherche sur le référendum », *Communication-Information*, vol. 5, n° 23, 1983.

41. Ma propre expérience en tant qu'évaluateur au Fonds de recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour les bourses doctorales en communication, pendant plusieurs années, a confirmé cette réalité que j'observais déjà en 1995. J'ajouterai que c'est parfois la « descendance » qui éveille les chercheurs des *gender studies* et des *queer studies*, à travers les lectures de Butler, Haraway, De Laurentis, Bourcier, aux *cultural studies*. Je pense ici à des collègues en littérature qui travaillent sur la construction du genre (voir I. Boisclair et C. Tellier (dir.), *Nouvelles masculinités (?) L'identité masculine et ses mises en question dans la littérature québécoise*, Québec, Nota bene, 2008), et à un numéro de la revue cinématographique française *Iris*, « *Cultural studies, gender studies* et "études filmiques" », n° 26, automne 1998, sous la direction de Geneviève Sellier.

42. Voir J. Storey, « Introduction: the study of popular culture and cultural studies », dans J. Storey (dir.), *Cultural Theory and Popular Culture Reader*, Londres, Prentice Hall, 2006, p. xv-xxii; Y. Cho, art. cité.

43. E. Lebel et C. Nadeau, art. cité, p. 2.

44. Ainsi que le font A. Kaenel, C. Lejeune et M.-J. Rossignol (dir.), *Cultural Studies. Études Culturelles*, op. cit.; ou encore B. Darras (dir.), *MEI*, nos 24-25, « Études culturelles & *cultural studies* », 2007.

Pavel, dans une présentation des *cultural studies*, optait tout naturellement pour la traduction de l'expression<sup>45</sup>, les américanistes et anglicistes francophones (Canadé Sautman, Le Hir, Rocamora) et les *french studies specialists* états-uniens et anglophones (Kritzman, Mark) préfèrent l'expression d'origine. Canadé Sautman, qui enseigne à la City University of New York, rappelle que le projet des *french cultural studies* existe essentiellement en terre d'Amérique — incluant nommément le Québec — et suggère que l'appellation demeure pour cette raison en langue anglaise<sup>46</sup>. Probablement aussi pour bien souligner l'origine étrangère du projet, les revues *Hermès* et *Réseaux* ont de la même façon tranché depuis longtemps pour l'expression anglophone, tout comme la nouvelle génération des Cusset, Maigret, Macé, Bourcier, Baetens, Rasse, Marche, Rossignol, Lejeune, Chalard-Fillaudeau, etc.

Il est dès lors facile de comprendre que, dans ces conditions, procéder à l'étude de l'objet «texte francophone européen sur les *cultural studies*» peut s'avérer compliqué: que faire, en effet, avec les textes de chercheurs francophones publiés dans les revues anglophones? Que faire avec les textes de chercheurs anglais ou états-unien, spécialistes des *french cultural studies*, et publiés dans une revue spécialisée de langue anglaise<sup>47</sup>? Bref, tracer les contours empiriques de cet objet est une tâche difficile, et face à la rareté de certains documents et à l'impossibilité de tous les consulter, je présente ici une sélection large qui inclut tous les textes qui conjuguèrent *cultural studies* et francophonie.

Commençons par mentionner qu'il existe un domaine d'étude où les *cultural studies* sont explorées et dont la francophonie constitue l'objet: les *french studies*. Ces dernières font partie d'un autre domaine plus vaste, celui dit des *areas studies*. Les *areas studies* sont apparues aux États-Unis à la suite de la deuxième guerre mondiale, dans l'intention stratégique de former des spécialistes dans les humanités qui permettront une meilleure connaissance des cultures étrangères avec lesquelles les États-Unis entretiennent des relations diplomatiques et autres<sup>48</sup>. Ces *areas studies* incluent donc les *american studies*, les *Québec studies*, les *spanish studies*, etc. Les professeurs qui enseignent dans ces programmes ou dans ces départements font de la recherche, ce qui a favorisé la création de périodiques scientifiques spécialisés, comme le *Yale French Studies*, et des associations

45. T. Pavel, «Les études culturelles: une nouvelle indiscipline?», *Critique*, n° 545, octobre 1992, p. 731-742.

46. F. Canadé Sautman, «Les *cultural studies*: genèse et évolution», *Le français à l'université*, bulletin 7.4, Agence universitaire de la francophonie, 2002, p. 2.

47. Sur ces deux situations problématiques, voir respectivement P. Gaboriau et P. Gaboriau, «Popular culture studies in France», *Journal of Popular Culture*, vol. 24, n° 4, printemps 1991, p. 171-181; et V. Mark, «Questions for french cultural studies», *French Historical Studies*, vol. 19, n° 2, automne 1995, p. 433-449.

48. Voir D. Chartier, «Appropriation et diffusion: les études québécoises dans le monde et l'histoire des *areas studies* aux États-Unis», *Textual Studies in Canada*, n° 17, 2004, p. 111-112.

nationales et internationales, comme The Association for Canadian Studies in the United States.

Les premières discussions à croiser les interrogations des *cultural studies* et les multiples domaines associés aux « études françaises » — lesquels gravitent surtout, en Amérique, autour de la littérature, de l'historiographie et de la *high culture* (!) — émergent dans les réseaux et les communautés de chercheurs en *french studies* à l'extérieur de l'Hexagone, essentiellement aux États-Unis. Dès 1995, un recueil intitulé *French Cultural Studies: An Introduction*, dirigé par J. Forbes et M. Kelly, « focalisé sur les temps modernes, depuis 1870 jusqu'à aujourd'hui, et sur les questions historico-politiques<sup>49</sup> », est publié aux presses universitaires d'Oxford. À l'inverse, les chercheurs d'origine française qui se sont spécialisés dans les *areas studies* étrangères, pensons aux germanistes comme Gérard Raulet ou Anne Chalard-Fillaudeau, aux spécialistes de la civilisation américaine comme André Kaenel, Catherine Lejeune et Marie-Jeanne Rossignol, sont confrontés à cette chose nommée *cultural studies*, car si celle-ci est bien entendu conjuguée aux États-Unis, elle l'est également en Allemagne, là où des traductions de textes de Grossberg existent depuis 1983. Ce sont ces mêmes chercheurs qui, en 2003, dirigeront deux des plus importantes et utiles présentations des *cultural studies* en langue française<sup>50</sup>.

L'introduction au numéro de la revue *L'Homme et la société* intitulé « Pour une critique des "sciences de la culture" » se distingue des ouvrages consultés par une réflexion épistémologique sur les présupposés d'une appropriation directe et littérale. Bien que d'entrée de jeu l'expression d'inspiration germaniste « sciences de la culture » laisse le lecteur d'Amérique perplexe, l'immédiate importance que Raulet et Chalard-Fillaudeau accordent à la simple question du sens du mot « culture<sup>51</sup> » dans l'expression *cultural studies*, demandant de nouveau si elle renvoie à « civilisation » ou à « culture », montre qu'il ne s'agit pas d'une tentative de récupération positiviste. Raulet et Chalard-Fillaudeau écrivent : « Au lieu de s'interroger

49. F. Canadé Stautman, art. cité, p. 3.

50. A. Kaenel, M.-J. Rossignol et C. Lejeune (dir.), *op. cit.*; *L'Homme et la Société*, n° 149, *op. cit.* Comme je l'ai déjà dit (art. cité) en m'appuyant sur un témoignage de Stuart Hall (art. cité) sur l'importance de la traduction des ouvrages de Barthes, Althusser, Gramsci, Adorno lors de l'élaboration de la « théorie » à Birmingham entre 1972 et 1979, la circulation internationale des idées scientifiques est asynchrone et la francophonie y est perdante, aussi bien en ce qui concerne la diffusion de ses idées qu'en ce qui a trait à ses discussions sur les idées étrangères.

51. Chalard-Fillaudeau, dans une autre contribution, prendra le temps d'expliquer qu'il faut comprendre le terme « culture » dans son sens anthropologique et non en se référant aux seules grandes œuvres artistiques et de l'élévation de l'esprit (« *Cultural studies* et géométrie des sphères », art. cité). Baetens ajoutera qu'il faut surtout l'entendre comme l'ensemble des représentations politiquement marquées (J. Baetens, « La culture populaire n'existe pas, ou les ambiguïtés des *cultural studies* », *Hermès*, vol. 42, n° 2, 2005, p. 70-77; J. Baetens, « "*Cultural studies*" n'égalent pas "études culturelles" », *MEI*, nos 24-25, « Études culturelles & *cultural studies* », 2007, p. 35-42).

sur ces décalages épistémologiques, on s'en tient généralement à l'acception du vocable anglo-saxon. Une des motivations du présent recueil consiste à s'interroger sur cette absence et à mettre en question le raccourci en vertu duquel toute réflexion épistémologique est abandonnée au profit de la conversion à un modèle importé et inquestionné. Il est évidemment tout à fait possible, disons-le d'emblée, que les modèles épistémologiques français n'aient pas évolué à l'unisson des autres nations productrices de modèles épistémologiques. Nos "sciences morales" n'étaient déjà pas à l'unisson du renouveau épistémologique que connut l'Allemagne à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième. Mais si tel est le cas, il est urgent d'identifier ce "retard" ou cette défaillance. Et il est aussi possible qu'une réflexion sur ce "blanc" fasse apparaître le tournant vers les *Cultural Studies* comme un moment crucial de la réflexion épistémologique<sup>52</sup>.

En 1995, la spécialiste des *french studies*, Vera Mark, affirme la même absence, mais sans toutefois appeler à une interrogation épistémologique pour la France<sup>53</sup>. De son côté, Stefan Herbrechter examine la question de la circulation et de la traduction des *cultural studies* dans l'ouvrage collectif *Cultural Studies. Études culturelles*. Pour lui, le déploiement de cette approche à travers le monde participe « d'une certaine hégémonie culturelle anglo-américaine<sup>54</sup> », peu importe les modalités d'adoption critique et locale de celle-ci, appelant « de ses vœux une approche comparative et contextualisée des *cultural studies*<sup>55</sup> ». Dans le même ouvrage, Lejeune souligne un aspect rarement discuté de l'expansion des *cultural studies* aux États-Unis, soit la réaction des principales instances institutionnelles et professionnelles de l'anthropologie culturelle contre cette appropriation-détournement de l'ethnographie du quotidien et des fondements théoriques de la discipline<sup>56</sup>. Il se dégage de ces textes une véritable incertitude quant à l'avenir des institutions universitaires et des disciplines telles qu'elles existent actuellement dans l'Hexagone. L'interdisciplinarité et la transdisciplinarité que plusieurs grandes figures françaises ont invoquées depuis des décennies, pensons à Edgar Morin, Michel Serres, Jacques Attali, se manifesteraient peut-être aujourd'hui sous le couvert des *cultural studies*, en favorisant l'infiltration d'une pensée du renouveau épistémologique. Dès lors, l'interdisciplinarité qu'apporteraient les *cultural studies*

52. A. Chalard-Fillaudeau et G. Raulet, art. cité, p. 4.

53. Cependant, elle soulignait un point intéressant : comment peut-on expliquer la croissance des *cultural studies* dans les départements de littérature aux États-Unis, alors que ces derniers ont toujours refusé l'intérêt du marxisme et de la culture populaire et médiatique ? (voir V. Mark, art. cité). La réponse, je l'ai déjà précisée plus tôt avec R. Ohmann, se trouve du côté de la résurgence du féminisme et des théories de l'identité dans ces espaces disciplinaires.

54. S. Herbrechter, « The translation of cultural studies », dans A. Kaenel, C. Lejeune et M.-J. Rossignol (dir.), *op. cit.*, p. 55.

55. L. Kasprowicz, compte rendu de lecture de A. Kaenel, C. Lejeune et M.-J. Rossignol (dir.), *op. cit.*, dans *Questions de communication*, no 6, 2004, p. 377.

56. C. Lejeune, art. cité.

aurait pour conséquence de stimuler le procès des divisions disciplinaires universitaires, en révélant leur conservatisme et leur malaise face au relativisme culturel: « À défaut de pouvoir prétendre à une légitimité scientifique reconnue par l'ensemble des chercheurs, les *cultural studies* proposent sans doute une des manières les plus vivantes, les plus parlantes, les plus proactives et les moins apodictiques de porter témoignage sur la perméabilité des cultures et des identités et l'imprévisibilité du monde contemporain<sup>57</sup>. »

Marie-Hélène Bourcier sera encore plus directe dans un commentaire qui met en avant l'aspect politique que sous-tend ce champ d'études: « L'un des mérites des *cultural studies* pour la France est de politiser les savoirs en général et les disciplines en particulier, pire encore de fissionner le réacteur républicain en activant des théorisations et des pratiques culturelles et politiques en chaîne venues des marges: les études postcoloniales, les féminismes et le postféminisme, les études ethniques, les études gaies, lesbiennes et trans, les études *queer*, les *disabilities studies*, les *beur studies*, les *whiteness studies* et les *gender studies* et toutes les études issues de l'intégration! Il y a effectivement de quoi avoir peur pour qui cherche encore à se conforter à l'ombre des grands récits de la modernité qui ont promis le progrès social, la justice et l'égalité pour tous alors qu'il n'était question que de la défense de l'universel blanc masculin hétérosexuel; de quoi trembler pour ses privilèges épistémologiques, ses casiers disciplinaires et ses universités *straight*<sup>58</sup>. »

Ainsi, l'interdisciplinarité des *cultural studies* permettrait, à travers l'étude critique des formes et des formations culturelles foncièrement identitaires, le dévoilement des processus de représentation politique de domination et de sujétion, mais aussi des modes de résistance et de combat contre les héritiers du pouvoir mâle républicain, lesquels l'ont accaparé dans le but d'assurer la reproduction de leurs avantages politiques par le biais du contrôle idéologique. Malgré la lourdeur du procès, la fraîcheur qui se dégage de l'esprit du propos est intéressante pour la simple raison qu'il est, cette fois-ci, exprimé sur la scène universitaire française et non sur la scène états-unienne. Cette nouveauté peut également être constatée dès les premières lignes du manifeste dirigé par Maigret et Macé, *Penser les médiacultures*: « Les médias d'un côté, la Culture de l'autre. Ce grand partage n'a qu'un siècle mais il pèse sur nos vies quotidiennes, sur nos trajectoires scolaires et professionnelles comme s'il était plus vieux que le monde. À cause de lui c'est dans un univers véritablement schizophrénique que nous sommes plongés: ce qui compose le plus fréquemment notre culture, à nous contemporains, est tout simplement rendu invivable, impensable. Les pratiques internes des milieux populaires, des jeunes, des fans, sont moquées. Dans les milieux supérieurs, il est difficile d'allumer son poste de

57. A. Chalard-Fillaudeau, « *Cultural studies* et géométrie des sphères », art. cité, p. 6.

58. M.-H. Bourcier, art. cité, p. 2.

télévision sans avoir à se justifier, à prétendre que c'est pour se vider la tête, impossible d'aller dans les médias par passion, seulement pour y gagner de l'argent et du prestige social en y perdant, paraît-il, ses dernières illusions artistiques. La véritable aliénation naît de cette tension entre une idéologie de l'art, recyclage-reliquat du sacré et de la religiosité des siècles passés, et une peur, voire une détestation des industries culturelles, nées du grand chambardement économique et démocratique<sup>59</sup>.» Si cette affirmation s'avère exacte, à savoir si elle témoigne réellement de la situation française en sciences sociales en général, et des études en communication en particulier, que faut-il comprendre? L'étude des médias, et ceux qui les étudient, seraient-ils encore aujourd'hui, en France, l'objet d'un profond mépris, comme ce fut le cas au début des années 1960<sup>60</sup>?

Les auteurs du manifeste ne sont pas des inconnus dans le domaine de la sociologie des médias dans la francophonie: Éric Macé, comme Bourcier, est un ancien élève d'Alain Touraine; il témoigne d'un grand respect pour Edgar Morin sur qui il a déjà écrit, et il travaille à l'élaboration d'une nouvelle sociologie de la télévision depuis plus de dix ans<sup>61</sup>; Maigret est l'auteur d'un des meilleurs ouvrages pédagogiques et critiques français publiés sur les médias depuis vingt ans, intitulé *Sociologie de la communication et des médias*<sup>62</sup>. Maigret et Macé égratignent Bourdieu pour son rôle de grand pourfendeur des *cultural studies*, pour son mépris des médias et des chercheurs du domaine, ainsi que sa prétention à offrir une approche déjà complète du domaine culturel<sup>63</sup>. Dans «Après le choc

59. É. Maigret et É. Macé (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde*, Paris, Armand Colin-INA, 2005, p. 9.

60. Sans ressasser les critiques formulées par Bourdieu et Passeron à l'endroit des sociologues qui s'intéressaient aux médias et à la culture de masse («Sociologues des mythologies et mythologies de sociologues», *Les temps modernes*, n° 211, décembre 1963, p. 998-1021), il importe de rappeler que cet objet, ses chercheurs et ses espaces institutionnels — le Centre d'études sur les communications de masse du CNRS, créé par Friedmann, Morin et Barthes, la revue *Communications* fondée par ces mêmes intellectuels — n'étaient pas bien considérés par la «sociologie française» du temps (voir entre autres E. Morin et É. Macé, «La culture de masse. Le choc des années 50 et 60», *Médiamorphoses*, n° 13, 2005, p. 5-18; É. Macé, «Éléments d'une sociologie contemporaine de la culture de masse. À partir d'une relecture de l'*Esprit du Temps* d'Edgar Morin», p. 235-257, *Hermès*, n° 31, 2001; E. Morin, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, 1970).

61. É. Macé, «Qu'est-ce qu'une sociologie de la télévision? Esquisse d'une théorie des rapports sociaux médiatisés», *Réseaux*, n° 104, 2000.

62. É. Maigret, «Les *cultural studies* (études culturelles). De la critique à la réception et au-delà», *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 147-160.

63. Bourcier ajoute, en parlant de sa découverte un peu tardive des *cultural studies*: «Ce fut un soulagement. J'allais pouvoir me défaire des conceptions de la masse baudrillardienne ou des médias selon Bourdieu, de descriptions des effets de la domination qui tournaient en rond. [...] J'allais pouvoir oublier le mépris "scientifique" qui entourait l'objet télévision et de sa prise en écharpe dans une idéologie des lumières cathodiques» (M.-H. Bourcier, art. cité, p. 4).

des *cultural studies*», Maigret appelle à une mutation de l'intellectuel français: «C'est bien là le problème pour les penseurs demeurés purement "critiques": l'existence d'une pensée de gauche, marxiste ou marxienne, mais anti-élitiste, qui [...] ne diabolise plus la communication de masse même si elle participe toujours de la production de formes idéologiques conservatrices (tout en rendant possibles des actions progressistes)<sup>64</sup>.» À l'observateur ironique, Maigret et Macé peuvent faire penser à deux justiciers qui défendent une cause envers et contre tous, plus précisément celles et ceux qui peuplent le milieu de la recherche des sciences françaises de l'information et de la communication et celui de la sociologie française.

Toutefois, leur vision de l'utilité de l'apport du «choc des *cultural studies* dans les études en communication médiatique» s'avère à mon avis justifiée. Ce qu'ils souhaitent, au fond, c'est une plus grande ouverture aux pratiques culturelles les plus répandues et les plus niées, l'élaboration d'un schéma d'analyse liant pouvoir et culture, et, enfin, la reconnaissance, pour le chercheur, de se situer au centre du système interprétatif (réflexivité). Pour Maigret, la recherche française en communication se doit de réaliser «à quel point les *cultural studies* se présentent comme un effort indispensable de dépassement des stéréotypes sur la culture contemporaine et de dépassement des savoirs scientifiques non constructivistes<sup>65</sup>». Le travail, semble-t-il, ne ferait que commencer.

Les textes consultés révèlent qu'aujourd'hui encore l'introduction française aux *cultural studies* passe obligatoirement par le récit de leur genèse à l'université de Birmingham. Ainsi, il semble nécessaire de résumer et de réduire un peu plus de trente ans d'histoire intellectuelle, culturelle et politique, aux exploits et bravoures de pères fondateurs qui défrichèrent des espaces clos et dominateurs afin de favoriser l'éclosion de semences révolutionnaires et critiques. Outre l'agacement que ce récit lu si (trop) souvent procure, les intellectuels intéressés par les *cultural studies* devraient savoir que le genre biographique en historiographie possède aussi une fonction disciplinaire, et ce d'autant plus que l'utilisation de cette stratégie en histoire de la recherche en communication à maintes fois été critiquée<sup>66</sup>. Les chercheurs de la francophonie qui s'y intéressent devraient quant à eux suivre le conseil de Karin Wahl-Jorgensen offert aux chercheurs en

64. É. Maigret, «Après le choc *cultural studies*», dans É. Maigret et É. Macé, *op. cit.*, p. 27-28.

65. *Ibid.*, p. 18.

66. Quelques exemples: H. Hardt, «The return of the critical and the challenge of radical dissent: critical theory, cultural studies, and american mass communication research», dans L. Anderson (dir.), *Communication Yearbook*, vol. 12, ICA, 1987, p. 558-600; J. W. Carey, «The Chicago school and mass communication research», dans E. Stryker Munson et C. A. Warren (dir.), *James Carey, A Critical Reader*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 14-33; R. T. Craig, «Books review. A history of communication study: a biographical approach by Everett M. Rogers», *Communication Theory*, vol. 5, no 2, mai 1995.

communication et favoriser une histoire intellectuelle plus réflexive, surtout plus conforme à la logique de la complexité des *cultural studies*<sup>67</sup>.

C'est justement dans les travaux en histoire culturelle française que j'ai retracé les liens les plus intéressants, les plus riches, mais aussi les moins avoués avec les travaux en *cultural studies*<sup>68</sup>. L'histoire culturelle contemporaine, celle qui marque et s'impose dans les débats actuels, émerge au cours des années 1960, aussi bien en France qu'aux États-Unis : les réseaux de chercheurs en sciences sociales et humanités commencent à poindre sérieusement à cette époque et il est impossible d'identifier clairement le « gène national » à l'origine de cette nouvelle approche. L'histoire culturelle, comme la définit Paula Fass, préférerait l'unicité de l'individu, les phénomènes micro, aux analyses qui visent à circonscrire les signes communs aux ensembles, aux phénomènes sociaux, globaux, aux comportements de masse, aux structures sociales<sup>69</sup>. Face à l'épuisement du paradigme de la « longue durée », à la fatigue des travaux sur les mentalités, à l'émergence de la *new cultural history* aux États-Unis<sup>70</sup>, à l'historiographie postmoderne et à la montée de la *microstoria*, quelques historiens français réagissent à travers la revue *Les Annales ESC* en 1989, dont Roger Chartier qui propose un texte devenu célèbre sur les représentations et le chantier de l'histoire culturelle<sup>71</sup>. Chartier incarne alors la mouvance des années 1980 en histoire, celle de l'ouverture de la recherche en histoire aux courants théoriques étrangers et d'une interdisciplinarité plus nourrie (à la lumière de la coopération internationale), plus intéressée par les échanges avec la science politique, la sociologie et les *humanities* qu'avec l'économie. Cette période sera nommée celle du *cultural turn* en anthropologie et en histoire et elle se distinguera par une plus grande préoccupation des historiens envers la superstructure qu'envers l'infrastructure. L'historien des idées François Dosse écrit justement que « le tournant culturel peut à cet égard être perçu comme une cause et un effet de cette

---

67. K. Wahl-Jorgensen, « Rebellion and ritual in disciplinary histories of U. S. mass communication study: looking for "the reflexive turn" », *Mass Communication & Society*, vol. 3, n° 1, hiver 2000, « Communication theory in the 21st century », p. 87-116; K. Wahl-Jorgensen, « How not to found a field: new evidence on the origins of mass communication research », *Journal of Communication*, vol. 54, n° 4, septembre 2004, p. 547-564.

68. Voir G. Noirielle, « L'histoire culturelle aujourd'hui ; entretien avec Roger Chartier », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n° 15, mars 1994, p. 115-129; P. Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, Seuil, 2004; J.-P. Rioux et J.-F. Sinirelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.

69. Voir P.S. Fass, « Cultural history/social history: some reflections on a continuing dialogue — the cultural turn and beyond », *Journal of Social History*, vol. 37, automne 2003.

70. Incarnée, selon les auteurs français, par le livre du même nom de Linda Hunt (dir.), *The New Cultural History*, Berkeley, UC Press, 1989.

71. R. Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, n° 6, novembre-décembre 1989, p. 1505-1519.

impression de chute de la valeur structurante des grands paradigmes réductionnistes<sup>72</sup>».

Le passage de l'histoire sociale à l'histoire culturelle se produit alors qu'un autre changement perturbe le caractère du travail de l'historien : le texte devient de plus en plus perçu comme « une construction », et les savoirs sont de moins en moins dits universels et cumulatifs, mais « situés », d'où cette nécessité d'une ouverture réflexive du chercheur en histoire. Comme l'historien Pascal Ory le précise, l'histoire culturelle est fondée sur un postulat majeur, celui du relativisme qui décrète la polysémie des objets (plusieurs lectures possibles), de la lecture située (l'importance de la culture du temps et de l'espace) et de la conviction que l'objet n'est pas le reflet d'une seule réalité, mais de plusieurs : les représentations collectives sont indissociables de l'identité culturelle d'un groupe. Ainsi, l'histoire culturelle va faire « de la représentation culturelle » son objet d'étude privilégié<sup>73</sup>. Sans que cela soit dit, elle se trouve à partager un terrain de jeux bien connu des *cultural studies*.

Dans son article « Histoire culturelle : l'histoire et les *cultural studies*, en France et aux États-Unis », M.-J. Rossignol propose un examen de ces liens et d'autres, et conclut que les ressemblances s'arrêtent là, l'engagement politique du projet des *cultural studies* et la problématique du multiculturalisme n'étant pas présents en histoire culturelle<sup>74</sup>. Personnellement, je considère que le chantier de l'histoire culturelle en Europe francophone offre à ce jour plus d'espaces de connivence avec les *cultural studies* que ce qui est proposé par les recherches en sciences françaises de l'information et de la communication. Il s'agit d'une piste qui mériterait d'être étudiée<sup>75</sup>.

J'ai indiqué au tout début que cet article ne porterait pas sur les causes du « retard » de la France à ouvrir la porte aux *cultural studies*, et ce pour la simple raison qu'il serait à la fois prétentieux et mal avisé de s'imaginer le faire de l'étranger. Cependant, certains auteurs engagent eux-mêmes la discussion sur ledit retard, car ils semblent justement y trouver la justification nécessaire à l'exploration des *cultural studies*. François Cusset, auteur de *French Theory*, compare la Grande-Bretagne et la France, croisant les trajectoires politiques (les années Mitterrand, 1981-1995, et les années

72. F. Dosse, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2000, p. 161.

73. P. Ory, « L'histoire culturelle de la France contemporaine : question et questionnement », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, vol. 16, n° 16, 1987, p. 67-82.

74. Voir M.-J. Rossignol, « Histoires culturelles : l'histoire et les *cultural studies*, en France et aux États-Unis », dans A. Kaenel, C. Lejeune et M.-J. Rossignol (dir.), *op. cit.*, p. 75-93.

75. L'ouvrage *L'histoire culturelle du contemporain*, dirigé par Laurent Martin et Sylvain Venayre (2005, Paris, Nouveau Monde), constitue un excellent tour d'horizon de la question de la représentation et du « tournant culturel » en histoire en France. Pour le Québec, voir D.-C. Bélanger, S. Coupal et M. Ducharme (dir.), *Les idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, Québec, Presses de l'université Laval, 2004.

Thatcher, 1979-1990) et idéologiques, mais surtout épistémologiques et institutionnelles. Lors d'un entretien avec Bernard Darras, il affirme : « Or, en France, ni la dimension fortement interdisciplinaire, ni l'intérêt scientifique pour les sous-cultures (*subcultures*) ou l'industrie culturelle de masse, ni cette forme culturalisée ou littéralisée de la théorie critique (ou des marxismes) n'étaient jusqu'à présent vraiment recevables. Car dans le même temps et pour reprendre chacun de ces termes, l'université française a évolué vers un repli disciplinaire coupé du débat public ; vers l'élitisme renforcé des corpus de textes canoniques et des cultures dominantes (seuls objets dignes d'exégèse), et vers un champ des "humanités" au sens large (littérature, philosophie, sciences humaines et sociales) brusquement et très largement démarxisé<sup>76</sup>. »

À cela s'ajoute aussi, selon quelques observateurs, le monolinguisme français et l'absence de traduction de l'anglais au français, le provincialisme français (c'est Cusset qui en parle) et le protectionnisme intellectuel. Christophe Genin soutient que « l'affaire Sokal » n'y serait pour rien, sinon bien secondaire à la chute du marxisme en France dans les années 1980<sup>77</sup>. Cette chute du marxisme, aussi bien en politique qu'à l'université, expliquerait également, à mon avis, pourquoi la sociologie des communications, du moins dans ses manuels, a glissé si rapidement sur les *cultural studies* pour ensuite accorder une place importante aux études de la réception<sup>78</sup>. Enfin, examinant le cas du féminisme en France, Bourcier avance : « D'autres facteurs expliquent cette crispation française sur des analyses et des modes de savoirs qui ne déconstruisent pas leur propre conduite hégémonique : une forte culture du placard parmi les féministes et les lesbiennes universitaires ; un anti-américanisme doublé d'une opposition de surface entre ce qui serait libéral (les *cultural studies*) côté américain et un point de vue marxiste matérialiste du côté français [...]. Et *last but not the least*, le républicanisme et/ou l'universalisme des approches opposées à toute politique des différences, sexuelles, ethniques, de genre, bref au fait que le point de vue républicain (féministe) est politique, hétérocentré, bi-généré seulement et plutôt blanc (ce qui ne constitue pas un objet d'analyse sérieux en France où l'on tarde à déconstruire la blancheur tant l'emprise coloniale reste forte<sup>79</sup>. »

Même si ce n'est pas l'intention de ce texte, il n'en demeure pas moins qu'un examen historique et politique des diverses raisons qui participèrent, à différents niveaux, à cette particularité toute française qu'est le « blanc » des *cultural studies* dans l'Hexagone s'avérerait enrichissante. Même si la place

76. « Les études culturelles sont-elles solubles dans les *cultural studies*? », entretiens avec M.-H. Bourcier, F. Cusset et A. Mattelart réalisés par B. Darras, *MEI*, nos 24-25, « Études culturelles & *cultural studies* », 2007, p. 7-8.

77. Voir C. Genin, « Les études culturelles : une résistance française? », *MEI*, nos 24-25, « Études culturelles & *cultural studies* », 2007, p. 43-55.

78. En guise d'exemple : R. Rieffel, *Sociologie des médias*, Paris, Ellipses, 2005.

79. M.-H. Bourcier, art. cité, p. 9.

occupée par Bourdieu dans la sociologie de la culture constitue un facteur à considérer dans l'explication, celle-ci n'est pas directement reliée aux réticences des tenants intellectuels des sciences de l'information et de la communication envers les *cultural studies*. De même, la place enviable occupée par «l'économie politique des médias» sur la scène intellectuelle des sciences françaises de l'information et de la communication ne suffit pas à postuler le refoulement des *cultural studies* aux frontières de la France.

Une autre piste à examiner concerne la lente disparition du sociologue Edgar Morin du champ français des études sur la culture et la communication au cours des années 1970. Ses travaux sur la sociologie des médias dans les années 1960, si peu orthodoxes, mériteraient l'attention des chercheurs en histoire intellectuelle, tout comme le rôle et l'importance de la revue *Communications* dans les années 1960, revue qu'il a fondée rappelons-le avec Friedmann et Barthes au CNRS. À cet égard, l'analyse de *l'Esprit du temps* proposée par Éric Macé révèle des pistes d'une grande richesse<sup>80</sup>.

J'ai voulu brosser ici le tableau des *cultural studies* en résumant leur généalogie et en portant une attention particulière à ses débuts en Amérique, dans le but d'identifier les tensions et les conflits qui les y redéfinissaient. Il était important de bien faire ressortir ce caractère évolutif, dialogique et conjoncturel de l'identité et de la pratique des *cultural studies*, car c'est justement l'une des principales particularités qu'on leur attribue sur la scène internationale. Le fait que la francophonie ait tardé à s'y intéresser, malgré la prolifération des échanges intellectuels et scientifiques depuis vingt ans — et encore plus depuis l'arrivée d'internet —, n'est peut-être pas étranger à cette particularité des *cultural studies*: en tant que projet intellectuel, elles nécessitent l'expression commune et partagée, de la part d'intervenants et d'intellectuels, de leur utilité politique et épistémologique, comme nous avons pu le constater avec Maigret, Macé et Bourcier.

Ce portrait historique des *cultural studies* a également permis d'évaluer de façon plus critique les modalités de leur réception actuelle dans la francophonie. De manière générale, leur adoption conjoncturelle s'avère encore bien restreinte, réservée et conflictuelle. La diversité des lieux où elles sont accueillies dans la francophonie, le rôle joué par les *areas studies* en Amérique, la résistance disciplinaire à leur égard, mais également les espoirs — démesurés? — que la jeune génération semble y investir, sont des manifestations qui ne peuvent être expliquées que par une analyse de la société française. Notre article aura tout au moins eu le mérite de présenter quelques-unes de ces manifestations.

80. É. Macé, «Éléments d'une sociologie contemporaine de la culture de masse», art. cité. En mai 2008, j'ai présenté une communication au congrès annuel de l'International Communication Association (ICA) sur la seule publication qui regroupe des textes de Stuart Hall et d'Edgar Morin, laquelle fut publiée en 1971 par l'Unesco, uniquement en langue française (voir <<http://www.icahdq.org>>).

De ce côté-ci de l'Atlantique, dans cet espace culturel et intellectuel francophone qui jusqu'à ce jour est perçu comme une exception en ce qui concerne la pratique des *cultural studies*, l'observateur de la situation française est à la fois surpris et déçu. Le professeur en communication que je suis, intéressé par la culture et l'histoire, le pouvoir, la globalisation et le multiculturalisme, se réjouit que les *cultural studies* fassent l'événement dans certains milieux de l'Hexagone, mais il souhaite surtout que le phénomène gagne en profondeur et en consistance.

Si, comme je le précisais au début de cet article, les *cultural studies* sont un projet intellectuel qui a émergé à un moment et dans un lieu précis, selon des intérêts et des objectifs formulés d'une manière unique, sous des conditions particulières, lorsque les médias, dans leurs dimensions culturelles et matérielles, ont commencé à s'articuler à des modes d'expression politiques et critiques en lien avec de nouvelles façons d'étudier la « culture de masse », elles possèdent également, comme l'ont répété Hall et Grossberg, une capacité de réarticulation et de réinvention selon les espaces, les lieux, les conjonctures. Les *cultural studies* proposent donc différentes manières d'analyser, selon les conjonctures nationales, idéologiques, matérielles, les manifestations politiques du culturel et les manifestations culturelles du politique. Celles-ci étant tout aussi différentes que nombreuses, les *cultural studies* se recomposent selon les lieux et la géométrie des articulations historiques de pouvoir et de subordination. C'est pourquoi on ne peut les réduire à leur expérience à Birmingham, ni juger moralement de leur évolution internationale à l'aune de cette histoire.